

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 41 (2017)

Artikel: Tendre chenapan du Vallon : une enfance à Cormoret avant 1900
Autor: Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064551>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

TENDRE CHENAPAN DU VALLON UNE ENFANCE À CORMORET AVANT 1900

Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charrue notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Locle. Noël 1933.

1873 Cormoret - 1948 Le Locle

Louis Ulysse II Robert-Charrue, né à Cormoret dans une famille de paysans-horlogers, passera sa vie d'adulte au Locle. C'était le cinquième garçon d'une famille de 11 enfants, dont 9 vivants au moment du décès de sa mère. D'abord graveur sur montre, la crise horlogère le constraint à trier des rubis pour l'horlogerie, tâche ennuieuse s'il en est. Il n'en laisse rien voir. Il s'adonne au chant choral, une de ses passions, avec l'apiculture et les promenades dans les bois.

Le cahier contient en tout 75 « croquis d'enfance », ainsi désignés par l'auteur et numérotés dans un sommaire en chapitres. Il y a d'abord *Première enfance* qui, après une introduction sur la présentation du village de Cormoret, va jusqu'à la mort de sa mère (19). *Deuxième enfance* (de 20 à 75) traite des années scolaires. Cette partie comprend quelques subdivisions : *Événements* (44 et 45), *Les vieux d'alors* (de 46 à 48), *Leurs histoires* (de 49 à 54), *Vieux soldats* (de 55 à 59), *En bande* (de 60 à 68), *Les nouveautés* (69 à 71) et *L'idée de société* (de 72 à 75).

Bien des garnements nés autour de 1940, 1950 se reconnaîtront dans les crasses et les rosseries bien innocentes du jeune Ulysse. Mais aussi dans ses dépits, ses émois et ses joies. L'homme mûr a su restituer avec authenticité son enfance à la campagne. Le carnet de « croquis d'enfance » est un témoignage de première main sur la vie quotidienne au village à la fin du XIX^e siècle. Doué d'un certain talent de conteur, Ulysse a une manière bien à lui de commenter ses (més)aventures, parfois avec autodérision, sans masquer un sentiment de culpabilité. À cet égard, son père Louis Ulysse I, à la fois ferme et enjoué, y apparaît comme un éducateur hors pair, une figure étonnamment moderne.

Les « croquis » sont rédigés dans une langue simple, parfois simpliste, mais la chute (ou la morale) de ces historiettes est bien trouvée.

Les textes sont reproduits conformément au cahier.

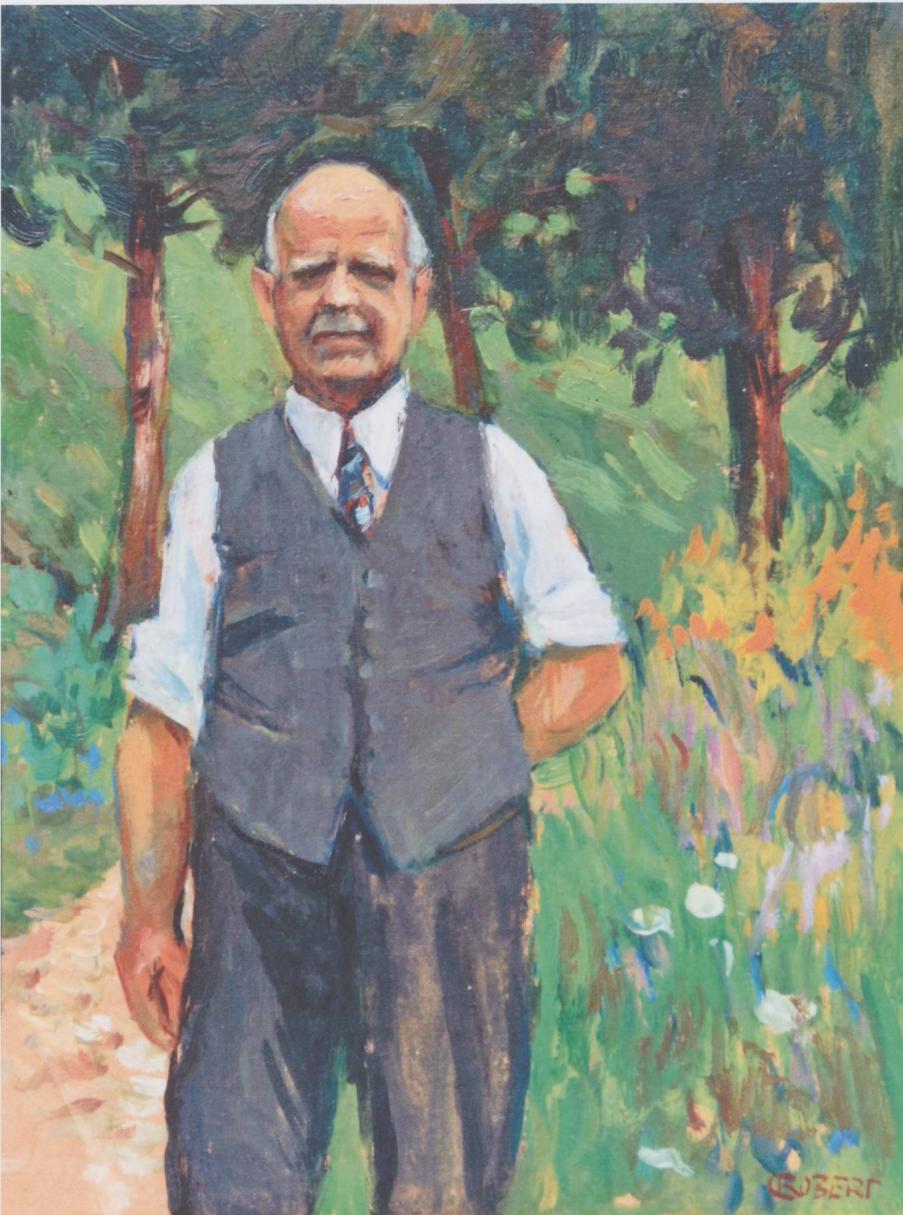


Figure 1 *Portrait de Louis Ulysse II Robert-Charre* peint par Charles-Henri Robert (1923-1960) qui est un ami de la famille, mais pas un parent. Peinture exécutée d'après une photo au Crêt-Vaillant 14, Le Locle. (Photo Isabelle Roland)

Introduction

Mon village

Juste au milieu du Vallon de St-Imier, là où la Suze s'élargit en rivière par les sources limpides de la Doux et de la Raissette¹, se trouve le joli village de Cormoret. C'est là que je suis né. Mon père y est né également. La famille Robert-Charrue du Locle - des Ponts de Martel y a fait souche, alliée par mon grand-père déjà, par mon père ensuite, aux Liengme.

Émile Robert, rentré de Berlin vers 1834, avait fait, pendant son service militaire - il était horloger - tous les rhabillages de la caserne.

À sa rentrée au pays, il voit dans la Feuille d'Avis des Montagnes qu'on demande un maître d'apprentissage pour un jeune homme à Cormoret. Il y va et il y reste ! La famille s'est à nouveau fixée au Locle dès le printemps 1892.

Première enfance

1 La première culotte

C'est décidé. Pour remplacer la robe à carreaux rouges et verts, maman me façonne une culotte. Drap épais et dur, héritage d'un frère aîné ! Une sorte de taille en futaine² le retenait par le haut. Derrière, tenu par un bouton de chaque côté, une porte ! Maudite porte, elle m'a joué un vilain tour. Les boutons allaient trop dur. À cause d'eux, il y a eu catastrophe. Mauvais débuts dans la vie.

¹ St-Imier y prend ses eaux. Note de l'auteur.

² Futaine : tissu croisé, dont la chaîne est en fil et la trame en coton

9 Jour de pluie

Impossible de sortir. À la maison, il faut être très sage. Papa travaille à son établi. Les montres marchent mal. Dans un coin de la chambre sont suspendus des ciseaux. Bonne affaire. Je tonds avec grand soin ma sœur. La tresse d'abord, les mèches, même les sourcils !

Résultat : pour moi, une bonne fessée. Pour ma sœur, une tête de garçon. Nous nous ressemblions à tel point qu'avec mes habits du dimanche, la voisine la prit pour moi. Quand j'arrivai à mon tout, elle n'y comprit plus rien. Tout se termina dans un bon éclat de rire. J'étais fier de mon œuvre !

14 Les capes

L'hiver s'annonce. Il faut des bonnets aux garçons. Maman m'appelle, je suis le dernier des cinq fils. Avec une espèce de tuyau de drap, elle prend mon tour de tête. Ensuite, elle coupe cinq rondelles au tuyau. Le lendemain, les capes sont prêtes. Le plus grand a le haut, moi naturellement le bas... du canon de pantalon de papa !

15 La culotte neuve

Encore et toujours coudre et rapiécer !

Pauvre maman, elle a veillé tard. Au matin, tout glorieux, je mets le pantalon rayé. Je retrouve le cousin Camille. En sautant la barrière, un clou me retient. C'est avec une superbe équerre au derrière que je rentre. Rapport au papa. Il regarde l'habit, le reconnaît et dit : « Mon père l'a porté dix ans. Moi, cinq. Et ce crapaud, en moins d'une demi-heure, il le fiche en déroute ! »

Deuxième enfance.

20	x L'école	43	Au chasseral
21	x En punition	44	L'inondation, événements
22	x Rancune	45	L'électricité
23	Melle Laure.	46	Les vieux d'alors.
24	x L'Ecole du dimanche	46	Le petit Pierre-Louis
25	Le grand see	47	Le grand Pierre Louis.
26	L'école des grands.	48	Encore plus vieux.
27	Le Carnaval		<u>Leurs histoires.</u>
28	Constant Marchant	49	Curieux mélanges.
29	Gottfried	50	Le vieil ancien
30	L'incendie	51	L'ivrogne x
31	Les Conséquences	52	Ce que dit le chien
32	x Sans surveillance	53	Remballé. x
33	x Leçon personnelle	54	chez u. le ministre.
34	La Marante	55	<u>Vieux soldats.</u>
35	Les rouets	55	Sous napoleon x
36	Bovy.	56	L'esprit de l'époque
37	Beauté de l'automne	57	En Prusse. (supprimé)
38	Le train	58	Pourquoi le jurassien servait la France
39	x Le lièvre	59	Pourquoi le Neuchâtelois servait la Prusse
40	Education		
41	Les fraises		
42	Les Brandons		
			Suite au 50.

Figure 2 Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charrue notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Locle. Noël 1933. Détail du carnet.

18 Hiver 1878-1879

On parla beaucoup de cet hiver. La quantité de neige était telle, qu'un jour, avec une pile de cartons d'horlogerie, je ne pus escalader le rempart élevé au bord du chemin par le passage du triangle.

Vers le printemps, la couche était durcie par le gel. On pouvait se luger n'importe où.

Le pâturage est très en pente. Avec un frère aîné nous partons en trombe à la lisière du bois. Il y avait, au bas, des tas de bois en toises. Perdus dans un nuage de neige, nous sautons par-dessus.

Quelle culbute ! Nous avons bien fait six tours avec notre luge. Griffés par la neige durcie, nous rentrons à la maison, lui grondé, moi jurant comme le corbeau de la fable qu'on ne m'y (re)prendrait plus.

19 Mort de Maman

Ma première enfance, si heureuse dans son insouciance, s'est terminée hélas par le plus terrible événement qui puisse frapper un enfant.

Après des allées et venues qui nous avaient parues suspectes, un soir - on nous avait éloignés pendant le jour - on nous dit que Maman est morte.

Tout est calme et morne dans la grande cuisine. Dans la chambre, on entend pleurer. Des gens viennent et nous embrassent en disant : « Pauvres petits ! ».

Au matin, tout était triste. Notre grande sœur avait les yeux tout rouges. Il semblait qu'elle se retenait de pleurer. Ce n'était déjà plus la même sœur. Elle sentait qu'il fallait faire la maman. Et nous la suivions, dociles. C'est elle qui ouvrit la porte, nous éleva dans ses bras vers le lit. Maman était là, jolie, mais toute blanche. Ce n'était plus maman, elle était déjà au Ciel, on nous l'avait dit.

Deuxième enfance

Louis-Ulysse II, né le 7 août 1873, commence l'école en 1880.

20 L'école

La maîtresse, je l'ai vue dans la rue près du collège ! Elle fait un peu peur ! Elle est grande, forte, a de grosses mains et un peu de moustache.

À mon arrivée, elle dit très fort : « Ah, le voilà ce petit terrible ! » Brrr !

Quand la cloche sonna, elle me prit dans ses bras, courut tout d'une haleine dans l'escalier, et finalement me déposa à ma place, au fond de la classe.

C'était noir, le long banc craquait. Dix minutes après, je mourais d'ennui.

Pauvre gosse avide de liberté ! Dès ce jour, tu es condamné à neuf ans de travaux forcés. Parce que je sentais cela confusément, j'ai aimé l'étude, mais jamais l'école.

21 En punition

Je m'étais échappé à l'heure de la récréation. Avec un camarade, puni également, on nous mit encore plus au fond, au banc des ânes, celui qui craquait le plus.

Pendant la prière finale, mon voisin se mit à cheval sur la caisse à courroies qui remplaçait généralement le sac d'école, et hue Cocotte ! Je me mis à le tirer sur le long banc. Crac - crac - crac.

La prière s'arrête net. D'instinct, je veux fuir, quand je reçois une gifle qui m'envoie rouler sous la table. Mes camarades étaient déjà loin quand je me relevai, hébété.

Elle (la maîtresse) me dit : « Tu peux y aller ! »

22 Rancune

C'est toujours une erreur que d'assommer les gens pour leur apprendre à vivre.

La gifle m'a fait presque détester la grande gaillarde à moustache. C'est surtout ses mains que je ne pouvais souffrir.

Quand elle faisait mes modèles d'écriture, j'analy-sais les os saillants, les grosses veines et surtout le gros pouce. Je voyais... l'assommoir et non l'écriture. Si j'écris encore maintenant comme un chat, c'est à cause de ses mains.

Quand elle a quitté sa classe pour se marier, j'ai fait « ouf » et j'ai plaint son mari.

23 Mademoiselle Laure

Une jolie petite blonde, fille d'un Liengme du village - tous les Liengme sont de Cormoret - une jolie petite blonde donc, vint prendre la place d'institutrice. Ah, celle-là, je l'aimais. Mais elle ! J'étais son chouchou. Quand les autres ne regardaient pas, j'avais des « becs » à pro-fusion ! Ça m'embêtait un peu, car il y avait des jaloux. Et puis, on n'embrasse pas les garçons. Il est diminué, un garçon qu'on embrasse. Seulement, ça fait plaisir quand même. J'étais presque amoureux !

Mais voilà, j'ai été promu aux examens. Il a fallu se quitter.

Quelques années plus tard, alors que j'étais en Suisse allemande, j'appris la mort de la jolie blonde délicate, et je pleurai.

27 Le candidat

Le vieux maître d'école est mort. La place est au concours. En quelles mains la jeunesse va-t-elle pas-ser ? C'est si important, un bon maître au village.

Un soir d'été vers six heures, un jeune homme se pré-sente à mon père, alors président de la Commission scolaire. « Je viens de Court, j'ai mon brevet de l'École normale de Porrentruy, puis-je avoir la classe de Cormoret ? »

Le père dit : « Asseyez-vous d'abord, mangez avec nous, puis nous verrons ! »

Après souper, les hommes décrochent les faux. « Sa-vez-vous faucher ? On commence justement les foins ! » Le jeune homme sourit ; il prend la faux, et voilà la bande en route. Nous suivions derrière, curieux, la fourche sur l'épaule.

De l'école, pas un mot. L'instituteur fauche comme un diable. Il sue sous son habit noir. On lui passe une blouse.

En rentrant, il est de la famille...

Le lendemain, il est nommé. Du moins, il nous paraît (sous entendu : que cela se passe) ainsi. Le détail : les enfants l'ignorent.

En 1884 - Ulysse a 11 ans, la ferme où vivent les Ro-bert-Charrue est totalement détruite par un incendie. Pendant quelque temps, avant de retrouver feu et lieu à la ferme natale, le « nid » des Robert, les enfants sont placés chez des parents et laissés sans surveillance. Les garçons braconnent des truites dans la Doux.



Figure 3 Louis Ulysse Robert-Charrue [1836 Cormoret - 1897 Le Locle], le père de l'auteur des croquis, vers 1862. Archives Pierrette Bruand.

32 Sans surveillance

Pendant les mois qui suivirent l'incendie, rien de régulier dans notre vie. Un village de 700 habitants offre peu de ressources.

Aucune ferme disponible, naturellement (sous entendu : pour remplacer celle qui avait brûlé). Il fallut vendre le bétail. Pas d'appartements non plus, au début : on couchait un ici, deux là, chez les voisins, les parents ; on mangeait chez une bonne tante, la sœur de maman. En revenant de l'école, nous nous réfugions là pour faire nos tâches. Nous étions malheureux et désemparés. Papa travaillait au comptoir d'un oncle, on ne le voyait presque plus. La liberté, oui. Mais pas celle-là, elle n'est pas bonne.

Pour se faire une vie, il faut de l'argent, même pour les enfants !

Outre les commissions et le bois entrepris à bûcher³, la rivière offrait une ressource appréciable.

Les deux frères étaient passés maîtres pour pêcher les truites à la main. Pendant qu'ils fouillaient tous les trous connus où le poisson aime à se réfugier, moi je faisais le guet.

Le gendarme nous surveillait.

En sortant de l'école, nous voilà partis parmi les buissons bordant la rivière. Au bout de deux minutes, on me lance la première truite. Elle était trop petite pour être vendue à l'hôtel. Je la tue et la mets dans ma poche. Puis je prépare un barrage dans les graviers du bord. Un grand trou suffit, l'eau y arrive bientôt par infiltration. C'est là que je placerai les grandes truites en attendant de les porter à notre vivier !

Mais qu'arrive-t-il ? Les frères se sauvent sur l'autre bord en criant : « Le bleu ! ». Au canton de Berne, les gendarmes sont verts, mais j'ai compris quand même !

Je me glisse d'un côté derrière les buissons. Pan, le gabelou est là ! Demi-tour rapide pour filer de l'autre côté : le chien m'arrête en me montrant ses crocs. Je suis pris !

« Ton nom, celui des deux qui se sont sauvés. As-tu des poissons ? » Je retournais le petit dans ma poche. « Tu n'en as pas ? On va voir dans ton barrage. Rien ! C'est égal : la preuve du barrage suffit. Je vais faire rapport ! »

Quand je retrouve les frères, ils me fichent une volée en disant : « Ce n'est pas pêcher qui est défendu, c'est de se faire attraper ! »

Il n'y eut pas d'amende ; le papa avait arrangé cela. Il fallut promettre qu'on n'irait plus à la rivière.

En général, je tenais les promesses. Mais les frères, surtout l'aîné, avaient la passion. Impossible de le retenir. Il allait tout seul, résolu, profitant de tous les moments. Près des maisons, sous le pont, à la vue de tout le monde ! « C'est ça qui me réussit, disait-il. » En effet, plus jamais il ne se fit prendre par le gendarme.

³ Bûcher : faire des bûches, fendre

Le pont n'était pas loin. Un jour, à l'heure de midi, (alors que) nous étions déjà à table, notre pêcheur arrive, es- soufflé. Il fait semblant de se laver les mains et glisse une superbe truite vivante dans la grosse seille de cuivre. Sauf moi qui me méfiais, personne n'a rien vu. À la fin du repas, l'eau de la bouilloire se mit à chanter ; elle allait cuire ! Pour y remédier, la sœur se lève de table et verse le contenu de la grosse seille. Tout à coup, grand bruit ! La pauvre truite, au contact de l'eau chaude, fait des bonds formidables. On ouvre des yeux tout ronds. « Hé hé ! dit le père ; et la promesse ? Je t'attrape, gredin. »

Le soir - il ne faut rien laisser perdre, papa mangea la truite ! Ça sentait bon, mais personne n'en eut.

Le coupable fut placé comme apprenti mécanicien à La Chaux-de-Fonds. Il n'y a pas de rivière !

33 Leçon personnelle

Je m'étais mis à fumer comme un Turc. Afin que ses cigares soient en sûreté, papa les plaçait sur le haut de l'armoire.

Mais il y avait la table au milieu de la chambre ! Doucement, je la tirais à proximité. Atteindre les paquets jaunes était un jeu ! La minute d'après, je filais dehors avec au moins trois bouts. C'était pour la journée. Et ça ne me rendait pas malade !

Naturellement, bientôt papa accusa les aînés et les interrogea. « Ce n'est pas nous, c'est le petit. »

« Ah, c'est toi, petit vaurien ! Viens donc ici ! » Gare (à) la gifle !

Mais non. Le bon papa me mit tranquillement la main sur l'épaule et dit :

« Puisque tu aimes fumer, je veux te donner un conseil. Ne fume jamais avant midi. »

Et sans autre, il s'en va.

J'étais si surpris que la leçon a profité. J'ai continué de fumer des cigares, mais jamais avant midi. Maintenant, je ne fume plus !

34 La maraude

Le vent soufflait en tempête, les pommes du voisin dé- gringolaient. Vers 10 heures, le soir, je me glisse dehors avant que le père ait condamné la porte avec la perche. À 11 heures, mes poches sont pleines, de même que la blouse ventrue, condamnée par le pantalon. J'ôte péniblement mes souliers devant la maison : papa a le sommeil léger, attention !

Au moyen d'une petite planchette mince glissée sous le vide de la porte - le seuil était usé, je pousse à petits coups la perche. Elle glisse peu à peu, laissant la porte s'ouvrir en proportion. Quand le bras peut passer, la main saisit la perche, et je suis dedans.

Les souliers à la main, je grimpe le rapide escalier. Sur le petit palier, une grosse marche d'au moins 40 cm est à franchir. Lentement, je lève la jambe. Mais je n'ai pas songé à mes poches pleines. La pression inévitable se produit. Dix pommes au moins sont précipitées dans l'escalier avec un bruit infernal de cascade.



Figure 4 Petit tableau gravé par Louis Ulysse II Robert-Charre - il était graveur de montres à gousset. Archives de Monique Roland Robert, sa petite-fille. (Photo Isabelle Roland)

D'un bond, je franchis le second escalier et m'enferme dans la chambre, haletant.
Aucun bruit, rien. Papa a cru à la dégringolade d'une pile de bois (il me dit de vérifier la chose le lendemain). N'empêche, j'ai mal dormi - les voleurs dorment toujours mal ! Au petit jour, sans bruit, j'ai ramassé les pommes. J'en ai mangé une, de rage !



Figure 5 Le nid des Robert, à Cormoret, photographie de 1928. Archives Pierrette Bruand Liengme.

36 Bov⁴

Mon père racontait qu'un gros propriétaire, à chaque venue de l'automne, engageait un jeune garçon pour garder son bétail aux champs. Il le prenait à l'essai. Si au bout de trois jours, en parlant du troupeau, le gosse disait « mes vaches », il le conservait.

Si non, il le renvoyait comme manquant complètement d'aptitude.

Ah ! mes vaches ! C'étaient bien les miennes quand le père Julien me payait mes quatre sous par jour, j'étais fier.

⁴ Le bov⁴ : le bouvier, le berger, en parler neuchâtelois.

Quand je chantais tout seul sous mon grand parapluie, brûlant quelques bûches que j'avais apportées dans un sac, quand ce sac formé en capuchon faisait manteau, j'étais si heureux sous la pluie d'automne que j'en oubliais l'heure du départ.
Mes vaches même n'y comprenaient rien !

41 Les fraises

Mon amour de liberté fit qu'un après-midi - j'avais tant travaillé le matin à étendre puis à retourner le foin, je filai immédiatement après le repas. La forêt est un refuge plein d'ombre par ces beaux jours. Mais pourquoi cette inquiétude ? Mon devoir, sans doute, était ailleurs ; et puis, j'allais manquer les quatre heures ! Comment faire ? Le cerveau est fertile en combinaisons ! Il y avait de belles fraises. Je fis un énorme bouquet.

A quatre heures, j'arrive dans la grande cuisine. En souriant, le père dit : « Donne-moi cela. » Il fait soigneusement des parts pour tous mais, soigneusement aussi, m'oublie. Mais ce n'est pas tout.

Sans faire aucune allusion à mon escapade, papa commande : « Prends ce râteau ; pendant que nous allons à la « Côtette », tu feras les andains au « Gros champ » ! Ah ! Il portait bien son nom ! Cet immense étendue de foin épais à demi sec, par conséquent lourd, fut la juste punition de ma paresse. Quand vers six heures les hommes vinrent m'aider à finir, papa me dit le plus tranquillement du monde : « Ce n'est pas mal, mon petit, tes andains sont propres. » J'étais fier du compliment !

Le narrateur se souvient qu'en 1882 (9 ans) il y a eu une inondation de la Suze qui mit en émoi le village de Cormoret. En 1886 (13 ans), le village eut l'honneur d'être la première localité de Suisse à bénéficier de l'électricité et de l'éclairage électrique.

En bande

60 Le grand garçon

Les jeunes oiseaux savent très bien se réunir à l'arrière-saison même à la fin de l'été. Ils jouent, se faufilent dans les bosquets et les haies. Ils crient (pépient ?) et se battent. Dès l'âge de douze ans, le garçon aussi s'émancipe. Fini la vie de famille presque exclusive jusqu'alors. Il faut les amis, les jeux bruyants, les niches de toutes sortes. On fait peur aux filles parce que, plus tranquilles, elles vous observent ! On les déteste et on commence à les aimer.

Je n'échappais pas à cette loi ; au contraire, j'y donnais à plein.

Ce que j'ai fait rager mes grandes sœurs ! Elles qui comptaient beaucoup sur le bon petit garçon, qui était le meilleur pour faire les commissions, pour balayer proprement, surtout pour « aplanir les pierres ». Il suffisait qu'on me monte le cou⁵ et je marchais !

⁵ Qu'on me monte le cou : qu'on me mette en avant, qu'on me flatte.



Figure 6 Le nid des Robert, de nos jours. Détail. La vigne vierge cache presque entièrement l'angle sud-est. Par rapport à 1928, hormis que les volets étaient remplacés par les fenêtres doubles courantes dans la saison froide, la fenêtre du rez à gauche a été élargie, la petite porte au rez à droite a été remplacée par une fenêtre (c'était probablement l'entrée de l'écurie à l'époque) et quelques petites ouvertures dans la partie boisée supérieure (comme la forme en cœur) semblent postérieures. Ce qui a changé, c'est ce qui se trouve devant la ferme, de l'autre côté de la route. Le mur visible à gauche est toujours là mais complètement caché par une grande haie. Les deux piliers de pierre ont disparu et la configuration du terrain a été modifiée. L'adresse actuelle est Vieille-Route 10 (à env. 100m à l'ouest de la salle polyvalente). La propriétaire actuelle est Françoise Beeler. (Photo Isabelle Roland, légende : Jean Vaucher)

Maintenant, je (me) rebiffais, me défilais en sourdine, sabrais⁶ mon travail. Les pierres à aplanir qu'employait ma grande sœur, c'était pour adoucir les pièces d'horlogerie avant le forage ; ces pierres, je les maudissais. À cause d'elles, pas moyen d'aller retrouver mes camarades ! Je devenais d'une arrogance et d'un sans-gêne dégoûtants.

Un jour, à bout de patience, ma sœur me poursuivait, une de ses grosses pierres à la main, prête à me frapper ! Je franchis une porte, deux portes. Puis, m'arrêtant derrière, j'attends. La porte s'ouvre... Le plus tranquillement du monde, je demandai : « Où vas-tu ? » Pauvre fille, elle était désarmée !

Quelle patience ! Dire que de douze à quinze ans, les parents doivent supporter de pareils ingrats. C'est affreux ! Beau travail pour l'Union cadette⁷ que de chercher à améliorer la mentalité du garçon.

Merci aux moniteurs qui se dévouent.

67 La remise hantée

On entendait couramment dire que la vieille remise dominant la route était hantée.

Plusieurs personnes auraient entendu des bruits de chaînes et des voix !

Je le crois volontiers. C'était nous, tas de galopins ! Dans les nuits bien noires, en nous encourageant mutuellement - nous y croyions un peu malgré tout, nous voulions faire revivre la légende !

C'est sinistre, les bruits de chaînes ! Nous tremblions un peu en nous sauvant ensuite dans les champs. Si c'était vrai, tout de même ?

L'idée de société

72 L'arbalète

Vers quatorze ans, nous nous sentions fatigués des nombreux tours joués un peu partout. Je proposai aux camarades un règlement écrit pour le tir à l'arbalète⁸. Adopté !

Après avoir construit un stand en branches, puis une ciblerie, la fête fut annoncée officiellement. La cueillette (collecte ?) des prix commença. Notre instituteur donna un superbe calepin de cuir. Il y eut toutes sortes de lots. Même un gros lapin. C'était le premier prix.

Un artiste de la localité offrit une jolie étoffe peinte. On en fit une bannière. Au son du tambour emprunté aux pompiers, le cortège s'organisa.

Un certain nombre d'hommes vinrent voir les tireurs à l'œuvre. Je remportai le deuxième prix. C'était le beau calepin de cuir.

C'est l'origine des notes de ce que je me plais à raconter aujourd'hui.

⁶ Sabrer le travail : le faire vite et mal, « à coup de sabre », bâcler.

⁷ Union cadette : L'Union chrétienne de jeunes gens est fondée à Saint-Imier en 1853 par Max Perrot, un immigré genevois ami de Jean-Édouard Barde et d'Henry Dunant. Elle est rattachée à un mouvement mondial, celui des YMCA (Young Men's Christian Associations). Il a pour objectif de travailler au développement physique, intellectuel et spirituel du jeune homme, de favoriser des relations humaines authentiques et de tenter une approche communautaire et personnelle de la foi. (...)

Parallèlement à l'UCJG se développe l'Union chrétienne de jeunes filles (émanation du mouvement YWCA), ainsi que les Unions cadettes, qui, dès 1891, reçoivent les enfants en âge de scolarité. Source : Mémoires d'ici, St-Imier.

⁸ Tir à l'arbalète ; en fait, c'est du tir à l'arc, un arc fabriqué avec du coudrier. L'exemple vient vraisemblablement des hommes adultes du village : Juin 1883, Fête de tir de Cormoret. Février 1884, Inauguration du stand, in *Chronologie jurassienne, de l'époque romaine à nos jours*.

29 Gottfried.

Pendant nos classes vers 13 à 14 ans,
on nous envoyait apprendre l'allemand.

Souvent c'était par échange, c'est pourquoi
mon frère était à Zofingen et Gottfried
chez nous.

Comme le Gottfried se l'histoire que
chacun connaît, le nôtre était un curieux
gaillard. Il tirait tout en bas, cassait
les antils, les rachemodait comme il pouvait.

Très échauffé à un de ces rachemodages
il se couchait ^{un jour} sur le plancher, fouillant
sous l'armoire. On lui demande :

Que cherches-tu Gottfried ? Oh ! un
picelle pour rachemodier ma fouet,
il disait « ma foit ».

Comme une sentence je lui dis :
« Gottfried, lève-toi. Ta foi t'a sauvé ! »
Gros succès de rire pour tous. Gottfried n'a
pas compris !

Figure 7 Souvenirs de Louis-Ulysse II Robert-Charre notés à 60 ans pour le « groupe des vieux », section de l'Union chrétienne du Lacle. Noël 1933. Détail du carnet.

73 Pouvoir absolu

Depuis la fête de tir à l'arbalète, le groupement des « couronnés » était à la tête des gosses du village ! Tout passait par nous ! Malheur à qui ne marchait pas droit ! On appliquait sans miséricorde les règlements ! Pour tout et pour rien, le papier écrit était loi ! La sanction suprême était toujours l'exclusion. Seulement, à force d'exclure, il advint qu'un beau jour, nous fûmes en minorité.

Le camp opposé s'organisait aussi. Comme il était composé d'éléments moins administratifs que le nôtre, au lieu de papiers, leurs règlements furent de bons « stöcks⁹ » coupés dans les haies.

Quand, en pacifistes convaincus (grâce surtout à notre minorité), nous approchions (approchâmes ?) de leur camp retranché, ils se ruèrent sur nous.

Inutile de parlementer ! Le seul moyen était de jouer des jambes. Nous mêmes à profit, sans règlement écrit, le beau sport de la course. Réfugiés dans une grange, après longue discussion, il fut reconnu et bien établi que, quoique ayant reçu des coups de pied au derrière, nous n'avions pas reculé !

74 Quinze ans

Le jour de ma fête, mon père m'appela et me fit le petit discours suivant : « Tu grandis, tu vas bientôt quitter l'école, il s'agit de prendre la vie plus au sérieux ! »

Me sentant coupable et ne sachant où il allait en venir, j'attendais la suite, le dos rond.

Alors, sortant une montre de sa poche, il l'ouvrit, puis me la donna, mais avec cette recommandation : « Tu vois ce beau mouvement, hein ! Elle est jolie, ta montre, elle fonctionne bien ! Maintenant, ferme-la et ne l'ouvre plus ! Mais, quand tu verras tes camarades ouvrir leur montre et gratter dedans avec leur canif, laisse-les faire. C'est toujours une montre... foutue (sic) ! Il riait. Il prévoyait la crise, le bon papa ! Et comme il parlait ! Ce mot, jamais employé jusqu'alors ! Désidément, je deviens homme.

75 Adieu à l'enfance

La montre, comme un symbole, est là dans la poche du gilet devenu trop petit. Les bras, les jambes dépassent l'habit. La voix a des résonances de caverne, puis des sifflements de freins sur les roues !

Tu aimais tant chanter depuis tout petit. Conserve pieusement la berceuse de ta maman, morte alors que tu avais cinq ans. (L'air ?) te revient :

Do... o... do... o...

Pouponnet do

Si le sommeil peut venir

Le poupon veut bien dormir !

Le soir, le souper fini, il ne faudra plus mêler ce fausset au chant des tiens. Ils chanteront à deux voix ! Fais la basse si tu le peux ! Zou !

Contente-toi d'écouter ! Comme les premières émotions de la musique sur ton âme d'enfant.

Souviens-toi également de la course d'école sur le lac de Bienne, la grande classe chantait sur le bateau. Tu avais six ans. Caché sous les jupes de ta grande sœur, tu pleurais tant c'était beau !

À l'école, aux petits concerts qu'organisait le maître, tu mêlais ta voix et ton cœur !

Fini ! La montre toute neuve marquera de nouvelles heures.

L'âge ingrat finira aussi !

Continue de noter. Peut-être, un jour, quand la vieillesse approchera, reprendras-tu ces notes pour raconter ton adolescence !

⁹ Stöck, en allemand, bâton de noisetier qu'on taille soi-même, dont se sert pour marcher, éventuellement pour se battre.



Figure 8 Au premier plan : Ulysse II Robert-Charrue, ses petites-filles Pierrette (Bruand-Liengme), Monique (Roland-Robert), Lucienne (Grunder-Robert); à demi-caché : Pierre Liengme, le père de Pierrette; Ulysse III. Au second plan : les deux filles d'Ulysse II, Jeanne et Yvonne (Liengme-Robert), qui est la mère de Pierrette. Debout derrière : Michel Robert. Les enfants d'Ulysse II : Jeanne, Nelly, Yvonne et Ulysse III. Les enfants d'Ulysse III : Lucienne, Monique et Michel. (Photo Nelly Robert) Archives familiales Monique Roland.

Remerciements :

Je remercie ma sœur de cœur Edmée-Jane Merçay-Grimm, petite-nièce de l'auteur, qui m'a fait découvrir ces souvenirs attachants.

Merci aussi au Centre de recherche et de documentation du Jura bernois Mémoires d'ici, à St-Imier, en particulier sa directrice Sylviane Messerli, ainsi qu'Anne Beuchat-Bessire, responsable des archives et médiation. Ces personnes m'ont mis en rapport avec des descendantes de Louis-Ulysse II Robert-Charrue.

Enfin, ma reconnaissance va à Pierrette Bruand, à Monique Roland et à Isabelle Roland, respectivement petites-filles et arrière-petite-fille de Louis-Ulysse II Robert-Charrue, qui m'ont fourni toute la documentation et l'iconographie souhaitée.